

Livres

André Lavoie et Michel Coulombe

Volume 20, numéro 3, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, A. & Coulombe, M. (2002). Compte rendu de [Livres]. *Ciné-Bulles*, 20(3), 65–67.

DE L'HYPNOSE À L'ACCESSIBILITÉ

—
par André Lavoie

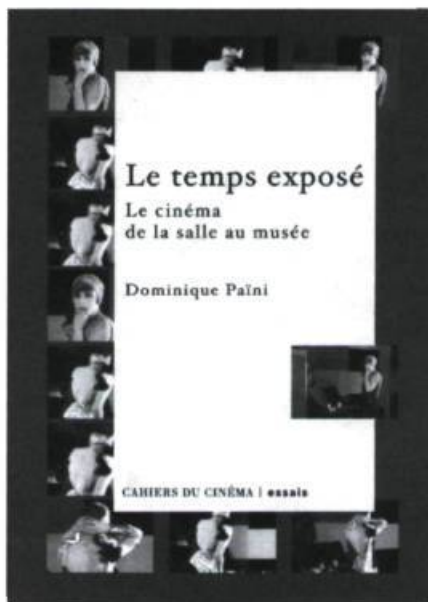
— PAÏNI, Dominique, *le Temps exposé: le cinéma de la salle au musée*, Paris, Éditions Cahiers du cinéma / essais, 2002, 142 p.

Même si Dominique Païni a été directeur de la Cinémathèque française pendant neuf ans, soit de 1991 à 2000, il ne cultive pas, selon ses propres termes, «la nostalgie des ruines». Position en apparence contradictoire pour un homme dont la tâche fut la sauvegarde du patrimoine cinématographique mais, dans *le Temps exposé*, il profite de l'occasion pour défendre son point de vue, pas toujours très orthodoxe, et pour hiérarchiser les nouveaux défis posés par la préservation et surtout la mise en valeur des films qui contiennent tous «du passé [...], du révolu».

Cet ouvrage constitue un recueil des textes que l'auteur a publié dans différentes revues (*Art Press*, *Cahiers du cinéma*, *Trafic*, etc.) ces dernières années et où ses préoccupations muséologiques côtoient son amour du cinéma, sa passion pour certains réalisateurs (Michael Snow, Raoul Walsh, Roberto Rossellini) et des réflexions sur les mutations technologiques qui favorisent (et affectent) la diffusion des films.

Ceux qui ont eu la chance de visiter l'exposition *Hitchcock et l'art: coïncidences fatales*, présentée l'an dernier au Musée des beaux-arts de Montréal et dont Païni fut l'un des instigateurs, auront une bonne longueur d'avance sur sa vision de l'histoire du cinéma et son désir manifeste de sortir de «la dépendance chronologique, la surdétermination géo-culturelle des nations, l'explication psychobiographique, le sacro-saint respect du contexte», etc.

C'est, selon lui, ce qui a dénaturé l'histoire de l'art, et le cinéma n'y a pas complètement échappé. L'auteur et conservateur propose, au fil des pages, une petite révolution de l'approche cinéphilique et muséale, un décloisonnement



des disciplines; il faut cesser de se braquer sur les supports du passé, et croire qu'un film sur pellicule nitrates a davantage de valeur qu'une œuvre plus récente sur ruban magnétoscopique. «On projette sur le nitrates à défaut de pouvoir continuer de le projeter! Menacé de disparition, inflammable, dangereux? Certes! tout cela est vrai. Mais dans ce retour sur le nitrates que les cinémathèques opèrent, il faut y voir surtout un imaginaire assez banal [...]»

Païni s'en prend aussi à la mode actuelle des fameuses copies restaurées où l'on met davantage en valeur «l'acte restaurateur» que l'œuvre elle-même, vaste opération balayant les critères esthétiques et hiérarchiques sous prétexte que la seule résurrection d'un film d'une époque lointaine constitue en soi un authentique gage de qualité, imposant ainsi un respect inattaquable.

Personne ne semble visiblement à l'abri de la nostalgie et Païni lui-même y succombe parfois, regrettant au passage l'effervescence d'une certaine cinéphilie qui n'a plus cours aujourd'hui, frappée par l'individualisme tout-puissant. 1968 marque pour lui la transition entre le cinéma perçu comme un art depuis les années 1950, et devenu par la suite «de la culture» autant que du «loisir», phénomène favorisé par la télévision d'abord et la cassette vidéo ensuite, sans parler de l'émergence du DVD. Les

spectateurs ont ainsi passé de «l'hypnose» à «l'accessibilité», un phénomène déclassant progressivement les cinémathèques de leur rôle d'«église officielle».

Tout n'est malheureusement pas d'une extrême limpidité dans ce recueil. Les textes sont d'intérêt variable, certains à la limite de la lisibilité, et l'auteur, comme bon nombre de critiques français, cède parfois à l'admiration aveugle devant certains cinéastes américains (ici Raoul Walsh) en qui il faudrait voir du génie derrière chacun de leur film. Ce qui prouve que l'accessibilité n'a pas complètement annihilé le pouvoir hypnotisant que le cinéma exerce encore sur plusieurs d'entre nous... ■

LE CLOWN ET L'ERMITE

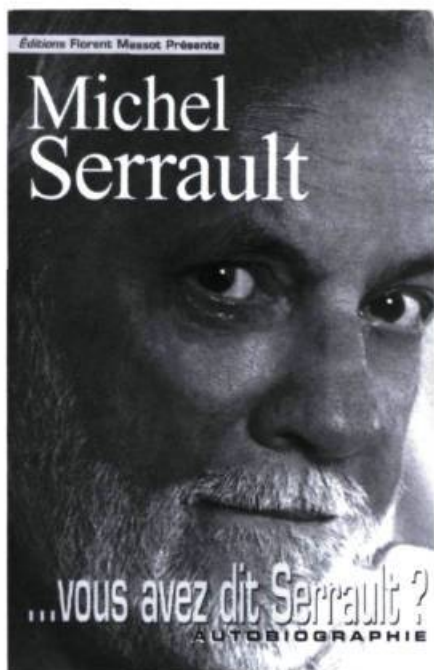
—
par Michel Coulombe

— SERRAULT, Michel, *...vous avez dit Serrault? Autobiographie*, Paris, Éditions Florent Massot, 2001, 365 p.

— TRINTIGNANT, Jean-Louis, *la Passion tranquille*, entretiens avec André Asséo, Paris, Plon, 2002, 165 p.

Tout semble séparer les vies, les carrières et les livres de Michel Serrault et de Jean-Louis Trintignant. En fin de course, les deux acteurs français, septuagénaires, proposent donc des livres bilans aux points de vue radicalement différents. Le premier signe une autobiographie riche en anecdotes, authentique livre populaire, conçu pour plaire, où il parle de lui et de ses films sur le ton de la confiance. Le second se prête sans complaisance au jeu de l'entretien, n'accordant à ses souvenirs de cinéma qu'une petite place, de toute évidence peu soucieux de nourrir sa légende, ce qui n'y contribue évidemment pas moins.

N'empêche, les deux hommes ont quelques points communs, à commencer par une renommée internationale et un nombre phénoménal de tournages à leur actif, chacun bien au-delà de cent films. Là où Serrault affirme «La chose que j'aime par-dessus tout ne porte que ce nom: jouer», Trintignant, certes plus analytique, confesse: «Mais quel plaisir



de jouer!» Tous deux ont par ailleurs perdu une fille, tragédie familiale qui les a secoués. Croyant, Serrault déclare: «J'ai songé que Dieu m'envoyait un châtimement.» Nettement plus réservé, Trintignant conclut plutôt: «Il faut que cette épreuve nous apporte une plus grande générosité.» Ces deux remarques pourraient suffire à les caractériser tant elles sont révélatrices des hommes que l'on découvre dans ces deux ouvrages.

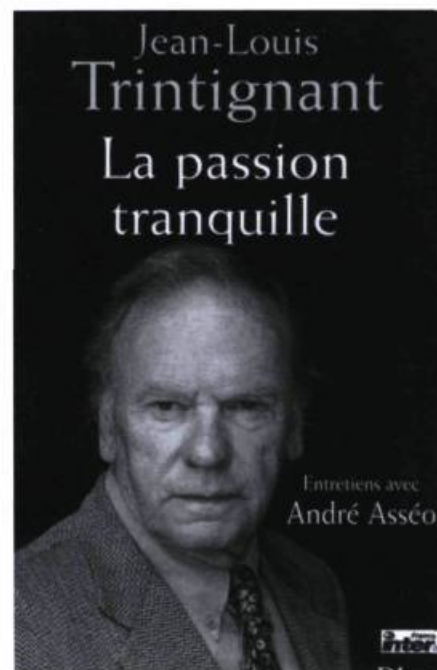
L'interprète de **La Cage aux folles** (et des inoubliables **Quand passent les faisans**, **Liberté, égalité, choucroute**, **Ma femme est une panthère**, **Un linceul n'a pas de poches**) voulait d'abord être clown. Aussi ne cherche-t-il pas à nier sa propension à en remettre. Il rappelle ses excès comme on ferait l'étalage de ses trophées: «Moi aussi, j'en ai rajouté, moi aussi j'en ai fait des tonnes. Je le sais.» Formé au cabaret et au théâtre, Serrault fait l'inventaire minutieux du nombre incroyable de films qu'il a tournés, passant soigneusement au crible sa filmographie. Il lui faut toutefois avouer ne pas avoir vu tous ses films. À ceux qui lui reprochent la médiocrité de plusieurs films auxquels il s'est associé, l'acteur, résolument populiste, réplique: «J'ai toujours préféré cinq minutes sublimes dans un prétendu navet à 90 minutes banales, sans éclat, dans un film réputé bien.» Aussi se moque-t-il volon-

tiers de ce qu'il appelle l'«ambiance chef-d'œuvre» qui planerait sur certains plateaux français.

Admirateur de Sacha Guitry et de Michel Audiard, Serrault identifie clairement les siens. Ainsi, il réhabilite bien inutilement BB: «Et j'affirme que Brigitte Bardot a été une grande comédienne.» De même, il n'a que des bons mots pour l'imprévisible Jean-Pierre Mocky, dont il se demande: «Existe-t-il dans son cinéma d'autres personnages que des affreux, des sales et des méchants?» En revanche, il est moins tendre à l'égard d'Edwige Feuillère qui, soucieuse d'être au centre de l'attention sur scène, y aurait rivalisé de larmes avec lui. Serrault ne fait pas de littérature. Il a néanmoins le génie des figures de style en apparence polies. Ainsi dit-il de Serge Gainsbourg qu'il n'était pas «dans une période d'intense sobriété».

Vous avez dit Serrault? ne contient pas de fracassantes révélations et ne sera pas à l'origine de grands scandales. Il reflète le positivisme obstiné de son auteur, un acteur comique qui estime devoir sa polyvalence à un film, **Pile ou face** de Robert Enrico, où son interprétation d'un homme que l'on soupçonne d'avoir tué sa femme a fait forte impression. Pour sa part, il se présente comme l'homme d'une seule femme, Nita, celui aussi d'une amitié indéfectible à l'égard de Jean Poiret. Il lui consacre d'ailleurs l'épilogue de son autobiographie. Le subterfuge lui permet de faire cet aveu: «Toi tu as su tout dissimuler sous le rire, moi j'y parviens de moins en moins.»

Jean-Louis Trintignant est beaucoup plus sombre que l'interprète des **Fantômes du chapelier** et de **Docteur Petiot**. Moins soucieux de séduire et de captiver le public, quoique par le mystère il parvienne au même résultat que son collègue, il laisse tomber: «Dans la vie... moi j'aime faire pitié.» Trintignant prend un malin plaisir à étaler les misères du vieillissement. Répondant aux questions d'André Asséo comme on se confie à un ami, l'interprète d'**Et Dieu créa la femme** et de **Z** ne fait pas de mystère sur ses rapports avec le cinéma. Aujourd'hui, le septième art est derrière lui. «Je n'ai plus le temps d'attendre», résume-t-il. En fait, s'il accepte d'en parler, c'est probablement que le sujet n'est pas au centre des entretiens réunis dans ce livre tout de



même un peu court. Il y est aussi question, entre autres choses, de vin, d'automobile, de poésie et de théâtre, sujets qu'il aborde en connaisseur.

Celui dont la vie amoureuse a plus d'une fois défrayé la manchette, que ce soit au bras de Brigitte Bardot ou de Nadine Trintignant, vit maintenant près d'Uzès, loin de Paris où il n'accepte d'ailleurs plus de monter sur scène. À l'heure du détachement, alors qu'il n'y peut plus rien changer, il déclare: «J'aurais préféré faire ce métier d'une façon anonyme, dans la clandestinité.» L'homme est paradoxal. Bien qu'il affirme: «Je pense que celui qui aime a raison», il ne cherche surtout pas à flatter l'égo hypertrophié des ténors de la profession, ce qui donne un certain piquant à ses propos. Ainsi il dit d'Alain Delon qu'il «pratique un autre métier» et d'Yves Montand qu'il maniait la maladresse avec une naïveté désarmante. Et selon lui les remises de prix, en cinéma comme d'ailleurs dans l'ensemble du secteur des arts, sont rien moins que ridicules. Mais Trintignant ne s'enferme pas dans ce personnage de rôle. Il faut l'entendre faire l'éloge de sa fille Marie avec qui il a récemment joué au théâtre: «Elle est merveilleuse, Marie. Et dans la vie, et comme comédienne où elle ne cesse de faire des progrès. Tout cela me procure un bonheur extrême.»

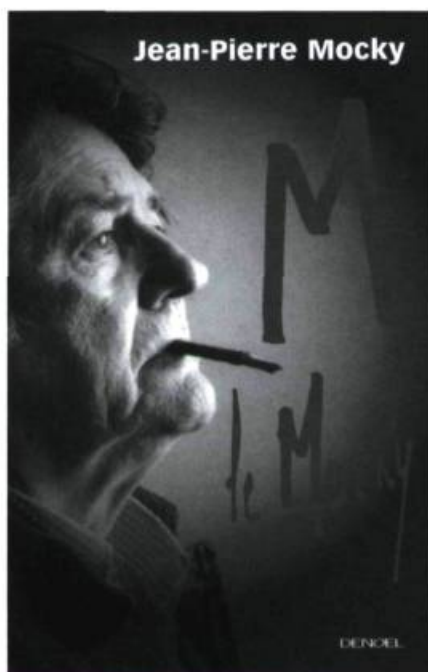
À la lecture de ces entretiens avec l'interprète d'**Un homme et une femme**, étroitement associé au cinéma de Lelouch, on en apprend plus sur l'homme que sur sa longue carrière cinématographique. On y découvre un homme très réfléchi, qui a notamment refusé de jouer dans **Casanova**, **Apocalypse Now**, **Rencontres du troisième type** et **The Servant** et qui déclare pourtant ne rien regretter. À l'heure des bilans, Trintignant dit du **Conformiste** de Bertolucci que c'est sans doute ce qu'il a fait de mieux au cinéma. Loin des épanchements de Serrault qui, ne renonçant à aucun effet, demande à Poiret ce qu'ils pourraient bien jouer ensemble dans l'autre monde (!), l'acteur conclut en citant Jules Bernard: «J'ai connu le bonheur mais ce n'est pas ce qui m'a rendu le plus heureux.» Et il ajoute, insondable: «C'est magnifique!» ■

P. LE PARANO

par Michel Coulombe

— MOCKY, Jean-Pierre, **M. le Mocky**, Paris, Denoël, 2001, 272 p.

De ce côté-ci de l'Atlantique on connaît mal Jean-Pierre Mocky, l'acteur, le scénariste, le réalisateur, créateur pourtant très prolifique. Après tout, il a signé près de 50 films. Qui en effet au Québec peut se vanter d'avoir vu **le Glandeur**, **la Candide madame Duff**, **Robin des mers**, **Alliance cherche doigt** et **la Méthode Barnol**, quelques-uns de ses nombreux films des années 1990? Aigri, amer, parano, en mal de reconnaissance, Mocky, drapé dans son personnage de provocateur, d'incompris, de victime de quelque sombre complot «cinématographique-politique» hexagonal soigneusement organisé, signe une autobiographie particulièrement délirante. Il aborde un sujet, glisse vers le suivant, appuie sur le bouton d'avance rapide, fait une parenthèse déconcertante, porte une accusation et multiplie, imprévisible, les coups de gueule à la manière d'un tireur fou. Certes, parfois très clair, il déclare avoir cherché à casser Pierre Arditi ou alors il dit de Catherine Deneuve: «Une actrice plus adaptable qu'elle, je n'en



vois pas.» Mais on lui reconnaîtrait plus de courage s'il n'avait préféré, dans de multiples cas, tronquer les noms des personnes qu'il égratigne ou met en cause pour en faire de vagues Monsieur X et Madame Y. Ainsi maquillés, ses mouvements d'humeur, ses attaques contre la corruption ambiante paraissent bien hypocrites. Des balles à blanc tirées pour épater la galerie.

M. le Mocky n'a pas le génie du chef-d'œuvre de Fritz Lang auquel il emprunte son titre. On y suit le parcours cinématographique de Jean-Pierre Mocky, de ses souvenirs de jeune premier à ses années de galère en passant par ses heures de gloire, à commencer par le titre de l'un de ses films, **les Dragueurs**, qui a donné un sens nouveau à un mot à connotation maritime. On y suit également le fil de la vie sexuelle de Mocky, de nature plutôt exhibitionniste. Ainsi est-il précisé que, lorsqu'il a agi à titre d'assistant de Visconti, il lui a fait promettre de ne pas exercer sur lui son droit de cuissage. Merci, M. Mocky. De plus, on partage avec le réalisateur des confidences qui justifient à elles seules la publication de ce livre. Jugez-en: «J'étais le pompier des chattes en feu.» Ciel, c'était donc lui!

Aussi n'est-on aucunement étonné d'apprendre que Mocky a tourné un film

porno, **les Couilles en or**, qu'il a signé Serge Batman. «Te plains pas, Mocky, le sexe ne chôme pas», résume-t-il, philosophe. On est édifié! Et puisqu'il parle librement de sa sexualité, l'auteur se sent tout à fait autorisé à commenter celle des autres, celle des membres du clergé par exemple. «Un curé sur deux est pédophile», affirme-t-il, chiffres en mains. Il déclare aussi, péremptoire: «On ne m'enlèvera pas de la tête que les femmes préfèrent les aventuriers, voire les voyous.» Bien documenté, l'homme sait ce qu'il raconte. Après tout ne s'est-il pas marié trois fois? Il a même ce qu'il appelle une épouse secrète, une touriste tout juste vue 10 minutes, et, croit-il, 17 enfants.

Au bout du compte, Mocky apparaît comme une bête blessée, un vieux lion qui donne quelques coups de griffes à l'aveugle à un adversaire indifférent en soufflant comme une forge. Ses malheurs, il les attribue à son adaptation d'**Une nuit à l'assemblée** de San Antonio, un film où il se moque de la politique (Michel Blanc y pisse sur une voiture officielle de Chaban-Delmas). Mocky résume: «Ma carrière a été stoppée.» Étrangement, celle de Blanc se porte très bien. Dès lors, estime Mocky, il a été déclaré indésirable: «Certains ont peur en me nommant de sentir le souffre.» «Pour la République comme pour l'Armée et pour l'Église, j'étais le troublion pestiféré», ajoute-t-il. Pour ce septuagénaire, qui se décrit comme «un naufragé sur un radeau», ce livre constitue visiblement une ultime façon de se faire entendre. Néanmoins, il avale la tasse, et la lecture de cette autobiographie apparaît, somme toute, plus embarrassante qu'édifiante.

De procès d'intention en théorie fumeuse, Mocky se montre très peu convaincant, même lorsqu'il épouse les causes les plus nobles. Ainsi ce cinéaste désormais sans public, qui a travaillé notamment avec Marcel Aymé, Jean Anouilh et Raymond Queneau, affirme-t-il, déclaration pathétique: «C'est vrai que j'aurais pu tourner **Delicatessen**.» Avec des si... Il se croit par ailleurs investi d'une mission: «Les marginaux, les réfractaires, les oubliés se sentent représentés.» Les lecteurs intelligents, eux, restent interloqués. Et n'ont pas le plus petit regret lorsqu'on leur fait remarquer qu'on voit si peu les films de Jean-Pierre Mocky sur ce continent. Ainsi soit-il. ■